

L'Humanité 8 mars 2003



Qu'elles se situent de nos jours ou il y a cent ans, ses fictions policières s'ancrent profondément dans la réalité sicilienne et dans sa langue. La restitution de l'outil original que s'est forgé l'auteur, alliage d'italien et de sicilien, est une gageure pour les traducteurs. Pour traduire *la Saison de la chasse*, Dominique Vittoz a opté pour une transposition inattendue, en faisant jouer au parler lyonnais, suffisamment proche du français standard pour être compris et suffisamment lointain pour s'en distinguer, le rôle d'un dialecte régional qu'aucun parler méridional n'aurait pu tenir. C'est dans une langue savoureuse émaillée de franco-provençal qu'elle nous invite à suivre la sombre affaire qui, il y a cent ans, décima la noble famille des Peluso en la pacifique bourgade de Vigata. Le retour de Fofò la Matina, fils de paysan devenu pharmacien, est-il étranger à la série de morts chez ces propriétaires terriens ? Et pourquoi les dates de ces décès suivent-elles une rigoureuse loi mathématique ?

On peut distinguer dans votre œuvre deux veines : celle du roman policier contemporain, avec les Enquêtes du commissaire Montalbano, et des romans toujours à thématique policière, toujours situés dans la petite ville de Vigata, mais se déroulant vers la fin du XIXe siècle. Comment voyez-vous les rapports entre ces deux moments de votre travail ?

Andrea Camilleri. Pour moi, c'est toujours le même moment. Dans les romans contemporains, je vais, à partir d'une fiction particulière, parler d'événements d'aujourd'hui. On pourrait facilement, sur des personnages des enquêtes de Montalbano, mettre des noms de députés, de ministres réels. Dans les romans historiques, je peux élargir le propos, lui donner un cadre moins resserré, renvoyer à des causes plus générales, à une évolution historique, réfléchir sur ce qui évolue et sur ce qui se conserve des relations sociales du passé. Ainsi, dans *le Coup du cavalier*,

qui montre un inspecteur honnête pris dans une machination pour ne pas avoir voulu cautionner un système de corruption de l'administration, on voit à l'œuvre des phénomènes toujours existant de nos jours, et pas seulement en Sicile. Comme on le sait, je me suis appuyé sur un document, *l'Enquête sur les conditions sociales et économiques de la Sicile en 1875-1876*. Mais en même temps, certaines intrigues sont entièrement inventées, et la « romantisation » obéit à ses logiques propres. Il faut que les personnages aient une identité bien reconnaissable, que les lois du genre soient respectées. Ainsi, le chef de la mafia est un assassin, ce qui n'est pas forcément le cas (directement au moins) dans la réalité. Avec ces deux séries de romans, je voudrais donner l'idée que la société sicilienne, contrairement à ce qu'on dit parfois, évolue beaucoup, mais que certains faits se reproduisent.

Certains de ces romans «historiques» comme l'Opéra de Vigata ou la Concession du téléphone se présentent sous la forme de «dossiers », ensemble de lettres, de rapports administratifs, de notes, etc. etc. d'autres adoptent une construction plus classique. Qu'est-ce qui détermine ces choix ?

Andrea Camillieri. Je n'ai pas une approche systématique: quand j'invente une histoire, je me demande « quelle forme lui donner? ». Je sens très vite, intuitivement, si je pourrai en faire un récit linéaire, ou au contraire si je l'ordonnerai sous la forme épistolaire, ou de dossier. Quand je tiens l'histoire, je me demande d'abord «jusqu'à quel point cette histoire va-t-elle m'amuser? Arriverai-je à communiquer mon amusement aux autres?» Pour certains écrivains et critiques, que par ailleurs j'admire, c'est perçu comme un blasphème.

Faire rire est impardonnable?

Andrea Camillieri. Et avoir du succès. Hier, on a arrêté le «serial killer » de Padoue. L'Italie, vous savez, est très fière d'en avoir enfin. Ce jeune homme a déclaré en première page du *Corriere della Sera*: «Je suis un homme, j'ai lu Camillieri », en faisant allusion à *la Saison de la chasse*. Je lui ai répondu: «Situ avais lu Montalbano, tu aurais compris que tôt ou tard, tu te serais retrouvé face à un jeune commissaire têtue et taciturne comme Montalbano ! Une précision : *la Saison*, qui est le plus tragique de mes livres, est celui qui a eu le moins de lecteurs.

Dans vos romans, le rôle des dialectes italiens est très important. Il peut même comme dans le Coup du cavalier, être un des éléments clés de la solution de l'énigme.

Andrea Camillieri. Dans ce cas, la différence de sens des dernières paroles d'une victime selon qu'on les entend comme un Sicilien ou un Génois vise à mettre en évidence qu'on peut ne rien comprendre à l'Italie si on ignore sa diversité linguistique. En fait, les langues régionales comme le sicilien ou le vénitien, si elles sont bien repérées comme distinctes de l'italien littéraire homogène, sont comprises. Portées par des œuvres littéraires importantes, en particulier théâtrales, grâce à Pirandello ou Goldoni. Il n'existe pas de Napolitain ou de Sicilien qui ne comprendrait pas le vénitien de Goldoni, ou de Vénitien ne comprenant pas Pirandello. Mais le génois est la moins compréhensible des langues régionales italiennes. Je l'ai choisi pour le personnage du *Coup du cavalier* parce qu'il est pour moi une métaphore de la diversité de l'Italie. C'est un acte de défense. Pas une

nostalgie à la Pasolini d'un monde rural imaginaire et impossible mais l'affirmation que toutes les langues sont parfaites, avec leurs inévitables, et souhaitables, évolutions. Ce qu'il faut craindre, ce n'est pas l'abâtardissement des langues mais leur colonisation par les langues dominantes.

On sent dans vos écrits une dette à deux grands écrivains siciliens, Pirandello et Sciascia.

Andrea Camillieri. Pour parodier une formule célèbre de Benedetto Croce (1), je dirais volontiers: « Nous ne pouvons pas ne pas nous dire pirandelliens ». Pirandello est un puits mystérieux qu'on ne finit jamais d'explorer. À chaque descente, comme avec une lampe de mineur, on y découvre et on en ramène des intuitions nouvelles. Je l'ai mis en scène au théâtre, à chaque fois différemment, et il en irait encore ainsi si je le montais de nouveau. Avec Sciascia, c'est très différent. C'est à lui que je dois d'avoir écrit un de mes premiers livres, *La Strage dimenticata* (2) J'avais découvert des documents faisant apparaître qu'en 1848, sous les Bourbons, cent quatorze personnes ont été massacrées dans une ville de Sicile. Je les lui ai montrés en lui disant «voilà un beau sujet pour toi », quand il me répondit: «C'est vrai, ils sont splendides. Tu devrais finir ton café et l'écrire toi-même!» D'autre part, Sciascia affûte sa langue comme un bistouri pour écrire un italien parfait de précision, avec juste ce qu'il faut de sicilien pour le réalisme des dialogues. Moi, je tape sur la lame, je l'aplatis, je la tords et je taille mon italien dans tous les sens. Enfin, n'oubliez pas que Pirandello est né à cent cinquante mètres de chez moi, et Sciascia à vingt kilomètres.

Où pensez-vous de l'Italie d'aujourd'hui

Andrea Camillieri. Je suis évidemment très inquiet de la montée de la droite et de Berlusconi que je qualifierais, si j'avais ce genre de critères, de «Mal absolu». La position la plus juste, dans ce contexte, est le soutien à la coalition de gauche. Communiste depuis 1943, je n'ai aucun regret, d'aucune sorte. J'ai écrit récemment une petite fable, qui racontait ceci. Un jour, un tailleur eut l'idée de faire des habits en tissu rouge. Au début, il n'eut aucun succès. Puis peu à peu, beaucoup de gens en voulurent. C'était pratique, confortable, ça tenait chaud. Puis le tissu rouge ne fut plus fabriqué. Quand les vêtements s'usèrent, il fallut mettre des pièces: une verte, une rose, les gens finirent avec des costumes d'arlequins. J'en porte un, moi aussi. Mais à l'endroit du cœur, je soulève de temps en temps la pièce: le tissu est resté rouge, aussi rouge qu'au début.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALAIN NICOLAS AVEC DOMINIQUE VITTOZ POUR LA TRADUCTION

Andrea Camillieri: la Saison de la chasse, traduit de l'italien et postface de Dominique Vittoz, Fayard, 230 pages; no francs.

Du même auteur: la Concession du téléphone, le Jeu de la mouche, (même éditeur, même traductrice). Chez Anne-Marie Métaillié, l'Opéra de Vigata, le Coup du cavalier.

Au Fleuve noir, les Enquêtes du commissaire Montalbano, traductions de Serge Ouadruppani.

(1) Philosophe et critique italien (1866-1937), théoricien de l'« historicisme absolu », avait publié Pourquoi nous ne pouvons pas ne pas nous dire chrétiens.

(2) Le Massacre oublié, Éd. Sellerio, en cours de traduction.